

Woody Allen Jour de pluie à New York 2019

Timothée
Chalamet

Elle
Fanning

Selena
Gomez

Jude
Law

Diego
Luna

Liev
Schreiber



Un Jour
de Pluie à
New York

♀♂ le genre & l'écran
pour une critique féministe des fictions audio-visuelles

ERINER PRODUCTIONS PRÉSENTE UNE PRODUCTION PERDIDO TIMOTHÉE CHALAMET ELLE FANNING SELENA GOMEZ JUDE LAW DIEGO LUNA LIEV SCHREIBER
SCÉNARIO PATRICK UCEFFI COSTUME DESIGNER SOZY BENZINGER MONTAGE ALISA LEPSLEITER ACE RÉGIE SANTO LUDOVICO MONTAGE SONORE VITTORIO STORARO, A.C., A.S.C. PRODUCTION DESIGNER RONALD L. CHEZ
PRODUCTION EXECUTIVE ADAM B. STERN HOWARD FISCHER CO-PRODUCING HELEN ROBIN PRODUCED BY LETTY ARONSON, J.D., ERICA ARONSON, J.D. (C) 2019 BY WOODY ALLEN

Geneviève Sellier

Puisqu'on nous invite à séparer l'homme et l'œuvre, voyons ce qu'a à nous dire le dernier opus de Woody Allen, *Un jour de pluie à New York*. Gatsby (!), un jeune étudiant new yorkais (qui a le privilège d'être le narrateur de l'histoire), aussi intelligent que cultivé, mais trop désabusé pour exercer ses talents ailleurs que sur une table de poker, est envoyé par sa mère en pénitence dans une petite université rurale (au nom fictif), Yardley. Quand le film commence, sa petite amie Ashleigh, fille d'un banquier de Tucson (Arizona), a obtenu un entretien avec un réalisateur new yorkais pour la gazette de l'université. Il l'accompagne pour lui montrer New York.

Dès la première séquence, les jeux sont faits, pourrait-on dire : Ashleigh est aussi blonde et souriante qu'idiote et ignare, et paraît avoir douze ans, d'autant plus qu'elle est affublée (tout au long du film) comme une collégienne, sauf que sa jupe plissée s'arrête au ras des fesses... Les voici donc partis pour New York, et dans le bus, elle lui demande quelles questions elle pourrait poser au réalisateur...

Il a projeté un week-end de rêve dans les meilleurs hôtel, restaurant et boîte de jazz de la grande pomme, grâce à l'argent qu'il a gagné au poker. L'avantage de ce talent particulier dont l'auteur a affublé son personnage, c'est qu'on reste constamment dans un décor de palace, ce qui est quand même plus agréable que le métro de New York... Woody Allen est très soucieux de ne pas ennuyer son public avec les détails sordides de la vraie vie (et d'ailleurs, le dit public étant désormais quasi uniquement européen, cette vision touristique de New York est tout à fait appropriée).

Nous suivrons alternativement les deux protagonistes, qui en fait passeront leur week-end séparément, la jeune Ashleigh happée par les problèmes (forcément) existentiels du réalisateur et du scénariste d'âge mûr qu'elle tente (vainement) d'interviewer, pendant qu'ils succombent au charme (apparemment irrésistible) de cette ravissante idiote et l'entraînent dans une virée (très) alcoolisée dans New York, jusqu'à ce qu'elle craque finalement pour un bellâtre latino poursuivi par des fans hystériques (et féminines évidemment).

Pendant ce temps, le héros promène sa mélancolie dans les rues de New York, rencontre d'anciens copains qui tournent un court-métrage, se retrouve à jouer une scène de baiser dans une voiture avec Chan, la petite sœur de sa précédente petite amie, laquelle est aussi brune et entreprenante que l'autre est blonde et idiote...

Chan l'entraîne chez elle (un appartement aussi luxueux que tous ceux que nous verrons) où elle l'écoute admirative improviser une chanson au piano (forcément, c'est un artiste), puis elle le suit au MOMA, devant la peinture impressionniste puis dans les antiquités égyptiennes, où il tombe sur son oncle et sa tante, ce qui l'oblige à aller au gala organisé par sa mère le soir même, ce qu'il voulait éviter.

Quand il apprend par la télé qu'Ashleigh s'est fait « embarquer » par le bellâtre latino, il va s'alcooliser dans un bar où une escort girl (genre bombe sexuelle) lui propose ses services ; par provocation, il lui propose de la payer pour l'accompagner à la soirée chic de sa mère, en se faisant passer pour sa petite amie.

Pendant qu'Ashleigh retrouve à une soirée où l'a entraîné le bellâtre, le réalisateur et le scénar-



riste qui continuent à lui faire du gringue, Gatsby est rapidement confondu par sa mère qui vide l'escort-girl et lui révèle qu'elle aussi faisait ce métier quand elle a rencontré son père, et que c'est grâce à l'argent de sa prostitution qu'il a pu monter l'affaire qui leur a permis d'accéder à l'aristocratie new yorkaise... Passons sur l'in vraisemblance de la chose...

Ashleigh se retrouve dans l'appartement du bellâtre, mais au moment de succomber, elle est exfiltrée sans ménagement car la maîtresse attirée est revenue plus tôt que prévu. Le moment où, en culotte et soutien-gorge (pas du tout sexy), elle est coincée sous une pluie battante dans l'escalier de secours de l'immeuble qu'elle descend jusqu'à la rue en enfilant l'imperméable qu'elle a pu attraper au passage, achève de ridiculiser le personnage... avec une cruauté que Woody Allen réserve à ses personnages féminins (voir *Blue Jasmine*).

Au petit matin, les deux protagonistes se retrouvent dans la suite que Gatsby avait réservé pour fêter dignement leur week-end à New York ; avant de repartir pour leur université, il lui offre la promenade en calèche à Central Park qui est censée couronner leur séjour, mais il en profite pour lui annoncer qu'il reste à New York. Il la quitte médusée et toujours aussi idiote : elle n'a rien compris à ce qui lui est arrivé...

Quant à lui, il rejoint l'horloge de Central Park où il a donné rendez-vous pour plaisanter à la pulpeuse brune qui est nettement plus promiseuse sur le plan sexuel... Comme il est irrésistible, elle sera au rendez-vous pour lui apprendre ce que c'est que [un] baiser : c'est à ça que servent les filles, après tout !

On ne peut pas dire que ce 31^e opus réserve des surprises : les filles sont irrésistibles sur-

tout quand elles sont à peine pubères (mais bien sûr, aucun rapport entre l'homme et l'œuvre !) ; elles sont idiotes mais c'est pas grave : pour l'art et la culture, on reste entre hommes. Quand on veut s'encanailler, il y a quand même quelques jolies brunes un peu chaudes...

Que ce genre de film trouve encore des spectateurs et même des spectatrices, et en plus dans l'élite cultivée française (qui se prétend si brillante et si sophistiquée), reste un mystère, sauf à penser que les fantasmes de la dite élite cultivée sont beaucoup plus régressifs et pervers qu'on n'ose l'imaginer... Tout ça n'augure pas d'une grande radicalité post #MeToo, en tout cas dans les milieux cinéphiles...

